

## UNE PARTIE DE CHASSE DANS LE MICHIGAN.

PAR NAPOLÉON LEGENDRE.

## Première Partie.—CHAPITRE 1ER.

## DÉPART DU CANADA.—CHICAGO.—TRAVERSÉE DU LAC MICHIGAN.

Le désir de changer de lieu est dans notre nature ; nous sommes un peuple voyageur. Sur tout le continent américain, du nord au sud, et de l'est à l'ouest, le *canadien errant* est certain de rencontrer quelques uns de ses compatriotes qui soupirent, comme lui, après le retour au pays, et qui, cependant, reviennent peu, ou ne reviennent point du tout.

Il est donc présumable que plusieurs de nos lecteurs connaissent déjà les lieux où se sont passés les faits que nous allons raconter.

Peut-être même ce simple récit tombera-t-il sous les yeux de l'un de ceux qui en ont été les acteurs. Il pourra voir que nous nous en sommes tenus à la stricte vérité des faits.

Quant aux autres, nous renvoyons leur étonnement à ce vers de Boileau où il est dit que

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Ceci posé, nous laissons la parole, ou plutôt la plume à l'auteur des notes que nous faisons que transcrire.

Un jour du mois de juillet, en l'an 186, trois jeunes Canadiens, *quorum pars parva fuit*, (Pardonne, ô Virgile !), quittaient le port de Montréal, pour aller, comme tant d'autres, chercher fortune aux Etats-Unis.

En donnant une dernière poignée de main à leurs amis, sur la passerelle du bateau à vapeur le *Kings-ton*, ils avaient la voix gaillarde et la figure souriante ; mais, hélas ! il faut bien l'avouer, leurs cœurs étaient gros de soupirs, et il leur fallait faire appel à toute leur énergie pour ne pas laisser paraître au dehors ce déchirement intime qui leur tenaillait la poitrine et humectait leurs paupières.

Enfin, le dernier coup de sifflet a retenti ; les amarres se détachent, et... je voudrais pouvoir vous dire que le vaisseau s'élança fièrement et bondit sur les flots ; mais là, honnêtement, dans le canal Lachine, la chose serait trop forte ; elle est d'ailleurs contre les règlements. Nous nous éloignons donc majestueusement, mais peu vite et nous pouvons distinguer, pendant longtemps encore, les mouchoirs plus ou moins blancs de nos amis qui nous saluent de chaque côté de la première écluse.

Le voyage jusqu'à Chicago n'a rien de bien extraordinaire, à part l'agréable société de trois ou quatre jeunes *misses* américaines qui conspirent avec des grâces ineffables contre notre repos et contre les cordes du piano du bord, en jouant à deux, trois, quatre, et six mains un *Sweet Home* qui m'a paru évidemment appartenir à la branche cadette. Ce pauvre air subit patiemment toutes les tortures, dans tous les tons et mesures possibles et même impossi-

bles, depuis les écrasements du *Largo* jusqu'aux violences tapageuses de l'*Allegro con furia*. C'est une véritable épilepsie de musique.

Pendant que ces dames paraissent décidés à pousser jusqu'au bout leur atroce plaisanterie, nous nous mettrons de nous retirer un peu à l'écart et loin du bruit, où j'aurai tout le loisir de vous présenter mes trois voyageurs.

Le plus âgé s'appelle Jules et il a vingt-sept ans. C'est un grand garçon, admirablement découplé, portant la tête haute et l'œil fier. Son teint brun, et son nez un peu trop prononcé lui donnent un air sévère ; mais on le sait, au fond, le meilleur garçon du monde, ayant la conscience de la supériorité de son esprit et de ses muscles, dont, à notre connaissance, il n'a presque jamais abusé.

Le second, Noël, est à peu près du même âge. Bien pris dans sa petite taille, il est vif, gai, comme tous les hommes justement équilibrés. Toujours le premier à l'ouvrage et le dernier à se reposer, c'est un homme fait pour la lutte, de quelque manière qu'elle se présente. Il a un soin peut-être un peu exagéré de ses frisures ; mais, il ne peut pas se débarrasser tout d'un coup de ses habitudes de coq de village. Cela, d'ailleurs, ne gêne pas son excellent caractère.

Le troisième, enfin, est votre humble valet, qui a encore la prétention de se croire assez solidement établi sur ses jarrets de vingt-cinq ans.

Maintenant que nous avons fait connaissance, je reprends, avec un peu moins de timidité, le fil de mon récit.

Le 16 juillet, après un trajet de huit jours, nous débarquâmes à Chicago, cette vaste métropole du commerce de l'ouest. C'était notre première étape sur le sol de la grande république.

Nous passâmes plusieurs jours à visiter cette grande ville, qui, depuis, a été si terriblement éprouvée, par le désastreux incendie de 1871. Nous n'avions pas encore de plan arrêté, et nous vivions un peu au hasard, étudiant le terrain et les choses avant de nous fixer définitivement sur ce qui devait entrer dans la constitution de cet avenir que nous avions rêvé si brillant à notre départ du pays.

Un après-midi, en revenant d'une course assez longue, comme nous suivions une rue transversale qui devait nous conduire à notre logis, nous entendîmes derrière nous une voix qui nous hélait en excellent Français. La rue était déserte et notre premier mouvement fut de mettre la main à nos pistolets en nous retournant pour examiner le propriétaire de la voix. C'était un jeune homme parfaitement mis et qui n'avait pas du tout le physique d'un malfaiteur.

Cependant comme de nos temps il arrive fréquemment que le crime se présente dans des choses plus attrayants que la vertu et que, d'ailleurs je recon-